

## Daniela Aparicio

### La dette de Lacan

Dans « La science et la vérité », Lacan exprime un désir quand il dit : « [...] et je ne me console pas d'avoir dû renoncer à rapporter à l'étude de la Bible la fonction du Nom-du-Père <sup>1</sup> ». Cette dette reste en suspens.

Il y a plusieurs façons d'aborder la relation entre la psychanalyse et la Bible, incarnée par la personne de Sigmund Freud, et inscrite dans les racines mêmes de son invention. Nous pourrions parler du judaïsme et de la psychanalyse, de l'interprétation des textes cabalistiques comparée avec l'interprétation psychanalytique, de la relation de l'inconscient avec l'humour juif et ainsi de suite. Comme dans le *Witz* que raconte Freud : « Où vas-tu ? » lui demande-t-on. « Demandez à mon cheval », répond-il. De même pour cette introduction en matière, j'ai commencé ne sachant pas très bien quel chemin prendre, jusqu'à en choisir un. Ce que je savais depuis très longtemps, c'est que je voulais parler et entendre parler de cette relation dans un forum psychanalytique.

Je prendrai quelques éléments pour l'introduction et ensuite je développerai une hypothèse dont le fil conducteur est le manque dans la structure, sous ses différentes formes : la circoncision, la « livre de chair », la dette, le sacrifice, ou l'objet *a*.

Dans son livre *Freud et la conscience juive*, Marthe Robert <sup>2</sup> commence ainsi : « Qu'il existe une étroite relation entre la psychanalyse et ce que l'on appelle habituellement l'esprit juif paraît être si évident, qu'en général nous l'avons simplement indiqué sans faire l'effort de définir l'esprit juif, et sans nous avoir interrogé sur son mode particulier de transmission. » Parfois cette évidence a été

1. J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 873-874.

2. M. Robert, *Freud y la Ciencia judía*, Ediciones Península, 1976.

oubliée. Pour cela, je veux grâce à cet exposé montrer quelques-uns des aspects de cette relation et l'apport logique qu'il a pour nous. Il est fort possible que Freud lui-même soit à l'origine de cet oubli.

En 1908 Freud écrit à Karl Abraham : « Jung en tant que chrétien et fils de pasteur, ne trouve le chemin qui mène jusqu'à moi qu'au prix de grandes résistances intérieures. Son ralliement n'en a que plus de valeur. Je dirais presque que seule son entrée en scène a soustrait la psychanalyse au danger de devenir une affaire nationale juive <sup>3</sup>. » Nous pouvons dire que la psychanalyse n'est pas une « science juive », bien sûr, selon le propre désir de Freud : élaborer une théorie universelle du sujet psychique qui serait acceptée par tous. Outre cet acharnement compréhensif, il y a en cela – différents auteurs l'ont commenté aussi – des questions non résolues de sa propre analyse et de sa relation avec son père, Jacob Freud, Juif religieux et traditionaliste de la diaspora et de la persécution juive.

D'autre part, nous savons que seul un Juif athée comme Freud pouvait être l'inventeur de la psychanalyse. Je dirais athée mais circonscis, marqué d'une manière spéciale par le manque. Freud a pu inventer la psychanalyse par sa condition d'être doublement exilé. Dans la mesure où il est Juif, il est exilé de la culture dominante de son époque, par l'antisémitisme existant ; mais aussi pour être athée, il se voit exilé de l'orthodoxie religieuse. Il est impensable qu'un Juif orthodoxe bien intégré dans la religion, dans sa langue maternelle et familiarisé avec les textes sacrés, puisse inventer la psychanalyse. Sans cette double exclusion de Freud, de la culture dominante et du judaïsme religieux même, l'invention de la psychanalyse n'aurait pas été possible. L'analyste Freud, comme Moïse, doit s'exiler de l'« establishment », de la culture officielle, pour se soustraire à son pouvoir écrasant et soutenir son héritage : l'inconscient.

### **L'héritage du Freud juif**

Dans la Torah, selon Raphael Draï <sup>4</sup>, converge l'idée de la Loi avec l'apparition de la conscience humaine. Les Tables de la Loi sont le Livre, l'écriture de la Loi que reçoit le peuple d'Israël de la main

3. S. Freud, K. Abraham, 28F lettre du 3 mai 1908, dans *Correspondance complète*, Paris, Gallimard, 2006, p. 71.

4. R. Draï, *Freud et Moïse, loi juive et pouvoir*, Paris, Anthropos, 1997.

de Dieu dans le Sinaï, avec lequel s'établit un pacte et une dette, qui se transmet dans la circoncision.

Dans la leçon du 27 mars 1963 du séminaire *L'Angoisse*, Lacan étudie la circoncision et nous dit : « Je pense avoir suffisamment amorcé la fonction de la circoncision – non pas seulement dans ses coordonnées de fête, d'initiation, d'introduction à une consécration spéciale, mais dans sa structure même de référence [pour nous essentiellement intéressante], à la castration, depuis ses rapports avec la structuration de l'objet du désir [...] <sup>5</sup>. » Plus tard, il ajoute pour redéfinir la circoncision : « Un signe, *l'être séparé de quelque chose* <sup>6</sup> » et « que c'est bien de quelque relation permanente à un objet perdu comme tel qu'il s'agit ici <sup>7</sup> ». Et il poursuit : « [...] la cause est déjà logée dans la tripe [...], la tripe causale [...] <sup>8</sup> ». Mais « ce dont il s'agit n'est point, loin de là, localisé à ce le petit bout de chair qui fait l'objet du rite <sup>9</sup> ».

Le pacte avec Dieu, avec le Livre de la Loi, est marqué par la circoncision, qui en hébreu se dit *Brit Mila* (*Brit* signifie alliance ou pacte et *Mila* signifie parole). La circoncision est littéralement un « pacte de parole », ou avec la parole, et en même temps la marque d'un manque sur le corps, le reste sacrifié qu'il faut payer pour rentrer dans le langage. Dieu le dit à Abraham <sup>10</sup> : « Circoncisez la chair de vos prépuces, ceci est le signe d'un pacte entre toi et les tiens. » Il s'agit d'un pacte social dans lequel on peut observer le mouvement qui va de l'individu vers le collectif. « Marche devant moi et soit intègre » lui dit Dieu dans la Genèse. Il l'appelle intègre mais lui demande une partie. On pourrait penser que pour atteindre une certaine intégrité, chacun devrait toujours se rappeler qu'il lui manque quelque chose. Cette hypothèse éthique, nous l'avons déjà dans la Bible. En plus, nous ne devons pas oublier qu'à lui, le mâle, il lui manque quelque chose précisément là où il rencontre la femme. Elle, en hébreu, se dit *nekeva* et *nekav* signifie trou. La rencontre se

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 244 (c'est l'auteur qui met certains termes en exergue).

6. *Ibid.*, p. 243.

7. *Ibid.*, p. 247.

8. *Ibid.*, p. 250.

9. *Ibid.*, p. 247.

10. Genèse, 17, 9.

produit entre les deux, le circoncis et elle, la trouée ; chacun apporte à l'autre son manque.

Dans son livre *Lacan et les sciences sociales*<sup>11</sup>, Markos Zafiro-poulos, dans le chapitre VI, aborde la discordance structurelle entre le réel et l'ordre symbolique. Il fait référence également au séminaire *L'Angoisse* que nous avons cité et dit : « Désormais dans son cheminement, Lacan mettra chaque fois plus l'accent sur la différence entre le symbolique et le réel, ou, plus précisément, sur un reste échappant nécessairement à la symbolisation même. Plus tard [...] il appellera ce reste l'objet *a*. Et il ajoute : « Pourquoi ne pas indiquer que c'est dans la fonction de cet objet que le peuple d'Israël semble se présenter selon Lacan. »

Dans le séminaire du 8 mai 1963, Lacan parle de la « livre de chair » pour nous donner une version dramatique shakespearienne de ce reste du vivant qui échappe à la symbolisation. Cette sorte de crédit résiduel qui soutient la vie de l'homme et que la « méchanceté » divine lui réclame jusqu'à la mort, cela, selon Lacan, peut indiquer l'origine des persécutions dirigées contre le peuple juif qui incarne pour l'humanité ce reste, ou cet objet *a*.

Il dit littéralement : « Nulle histoire écrite, nul livre sacré, nulle Bible pour dire le mot, plus que la Bible hébraïque, ne sait nous faire vivre la zone sacrée où l'heure de la vérité est évoquée, qui sonne la rencontre avec le côté implacable de la relation à Dieu, avec cette méchanceté divine par quoi c'est toujours de notre chair que nous devons solder la dette. » Et plus loin : « Ce domaine [...] il faut l'appeler par son nom. Le nom qui le désigne [...] est corrélatif de ce qu'on appelle le sentiment antisémite sur quoi tant d'analystes ont cru devoir s'interroger [...] pour en déterminer les sources<sup>12</sup>. »

Importante citation qui nous offre l'hypothèse lacanienne sur l'antisémitisme : le Juif paye pour avoir été situé mythiquement à l'origine de l'histoire. Et il fonctionne comme le reste de l'opération de division qui apparaît dans la constitution subjective.

La tentative de « sacrifier » le peuple juif aux dieux obscurs est le prix à payer pour éviter la castration. Nous pourrions également penser que la « solution finale », l'élimination radicale de l'autre,

11. M. Zafiro-poulos, *Lacan et les sciences sociales*, Paris, PUF, 2001.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 255.

peut se comprendre comme une stratégie, par laquelle on économise la livre de sang que chacun doit payer, la dette impossible à solder. Sacrifier l'autre pour ainsi se libérer de la castration. Cependant, nous savons que le sacrifice seul réclame encore plus de sacrifices, démontrant que cette stratégie dans le social est erronée, bien que très tentante par la répétition que nous observons dans l'Histoire.

Ce n'est pas Dieu qui demande des sacrifices, cet enseignement nous l'avons déjà dans la métaphore du sacrifice d'Abraham, Dieu interdit le sacrifice humain et met à sa place le bélier, notre ancêtre, dont le reste de voix est le shofar.

### **La Dette, ou mettre la faute dans l'autre**

De même, la livre de chair tient du drame shakespearien mais peut aussi prendre la forme d'une blague, ici nous avons la fonction du *Witz* juif. Voyons un exemple : c'est une nuit comme tant d'autres, Moïse ne peut dormir. Il se tourne et se lève, se couche sans arrêt, jusqu'à ce que sa femme Sarah lui demande : « Qu'as-tu, dis-le moi, maintenant que moi aussi je ne peux pas dormir. » Moïse répond : « Tu sais, c'est Jankel, mon voisin d'en face, qui m'empêche de dormir, je lui dois 500 roubles qu'il me réclame pour demain et je ne peux pas le payer car je ne les ai pas. » Sarah se lève et ouvre la fenêtre pour crier à Jankel : « Tu sais, cet argent que tu attends demain de Moïse, il ne pourra pas te payer parce qu'il ne l'a pas. » Ensuite, elle ferme la fenêtre et dit à son mari : « Tu vois, c'est lui maintenant qui ne pourra plus dormir. » Et ils s'en vont tous les deux dormir tranquillement. Maintenant, les deux peuvent dormir et c'est un troisième qui a perdu le sommeil car il doit assumer la dette. Ceci est la dette de chacun, de laquelle nous avons parlé avant, celle qui s'envoie ailleurs quand elle ne peut être payée symboliquement.

Beaucoup d'histoires juives dévoilent cette question de la dette impossible à payer, dont quelqu'un doit se sentir responsable. Freud l'écrit à Romain Rolland en lui expliquant qu'il appartient à une race à laquelle on attribue la responsabilité de tout, et que cela explique la destruction : en premier lieu de ses propres illusions et ensuite de celles de l'humanité. En d'autres termes, Freud se propose de travailler contre l'illusion de ce qui unifie le Un non barré. La psychanalyse provient de la rupture de cette unité.

Comme Juif et athée, Freud pouvait le faire, se détacher du grand Un. C'est depuis cette place décentrée, ou extérieure que la psychanalyse devient la troisième blessure de l'humanité. Celle qui interpelle le narcissisme et montre l'entêtement d'une culture qui ne veut rien savoir, puisqu'elle est soumise à un rêve dogmatique de complétude. C'est là où Freud déchire les voiles et provoque un trou dans l'excès de jouissance, avec le traumatisme conséquent : « Tu n'es pas où tu penses. » Celui qui commet cette transgression devra en prendre la responsabilité. Il devra assumer la malédiction de ce qui ne peut être évacué symboliquement et qui s'envisage en psychanalyse comme une question fondamentale de la structure. Ceci a été l'histoire. Au lieu d'attendre indéfiniment l'ouverture de « la majorité compacte » (expression de Freud), il ouvre une brèche-blessure avec sa théorie qui va bouleverser l'intérieur et l'extérieur d'un mythe majoritaire et fondamental d'Unité. Le Juif exclu rappelle à l'humanité sa propre exclusion. La division inévitable du sujet parlêtre.

### **Que représente tout cela dans la propre histoire de Freud ?**

En accord avec le schéma que nous a légué Freud dans « Psychologie des masses et analyse du moi », nous avons deux éléments pour établir la stabilisation du lien social : l'identification à un Idéal d'un côté, et de l'autre le sacrifice. Ce dernier élément, le sacrifice, c'est ce que j'ai développé avec la thèse de Lacan sur « la livre de chair ». Ici nous avons une autre formule freudienne pour comprendre la question.

Comment opère cette équation dans la vie de Freud surtout au moment de son exil ? En 1935, Freud l'écrit à Lou Andreas-Salomé en lui signifiant que la figure de Moïse l'a obsédé durant toute sa vie. Nous en avons un important témoignage dans ses écrits et ses lettres. Moïse qui commence sa marche comme père idéal et finit en tant qu'objet rejeté de l'opération – de même que le trajet de l'analyste dans la cure : de A au a -, il devient le reste après quarante années dans le désert. L'entrée dans la terre promise implique son sacrifice, il conduit son peuple à la terre pendant que lui il reste exclu de celle-ci.

Un destin similaire sera celui de Freud intronisé par ses disciples et analysants, qui ne tarderont pas à le questionner avec leurs actes, écrits et élans parricides : voir Jung, Ferenczi, Rank, etc. Cette solitude, Freud la découvre dans toute sa cruauté quand il subit la persécution due à sa condition de Juif et aussi d'analyste, quand il doit s'exiler de Vienne rejeté de sa patrie.

Le 15 mars 1938, Jones voyage jusqu'à Vienne pour programmer le sauvetage de Freud. Celui-ci ne veut pas partir et prétexte des raisons pour ne pas sortir de Vienne : trop vieux, trop fragile et en plus, il ajoute qu'on ne le laisse entrer nulle part. Jones doit admettre que ce dernier argument n'est pas imaginaire. N'oublions pas que Jones était intervenu dans cette affaire. Élisabeth Roudinesco, dans son livre polémique *Jacques Lacan* raconte dans le chapitre « Le fascisme : effondrement de la saga viennoise » la poursuite nazie et les accusations de la Gestapo dont a dû souffrir Freud et qui l'obligèrent à abandonner Vienne. Jones se charge d'implanter à Vienne la politique d'aryanisation qu'il défendit premièrement en Allemagne et dont M. H. Göring a pris la responsabilité de manière énergique, avec l'ambition de « fonder un mouvement de psychothérapie dont seraient exclus les Juifs et duquel serait interdit le vocabulaire freudien ». Pendant que les analystes juifs abandonnent Vienne et Berlin, ses collègues jaloux de leur prestige prennent la relève. En 1935, des quarante-sept analystes il n'en reste que neuf mais même ainsi il y en a trop. Jones est le promoteur de cette politique de « salvation » dont l'intention est de devancer les nazis et d'évincer tous les membres juifs de la DPG, pour préserver la psychanalyse. Les Juifs sont rejetés par leurs propres collègues. Un seul non-juif refuse cette infamie, Bernard Kamm, s'exilant lui aussi, par solidarité avec les exclus.

Comme dans le schéma cité par Freud dans « Psychologie des masses et analyse du moi » : ils s'unissent tous pour prêter serment à l'idéal nazi et décident un sacrifice qui, dans ce cas, est l'inventeur de la psychanalyse. La ségrégation de Freud facilite l'union de ses fils. Cette histoire se répétera de différentes manières et en différents endroits.

Maintenant, parmi les différentes lectures de *Moïse et le monothéisme*, ce qui pour moi a une valeur spéciale, c'est le dernier et

suprême effort que fait Freud : barrer le père, tomber pour que son œuvre subsiste, pour que son peuple – mettons l'IPA – perdure. Peu de pères illustres de notre civilisation ont pu assumer cet acte, celui de sa propre castration. Si nous pensons aux pères qui résistent à mourir même après leur mort, cet acte prend une dimension très spéciale, un témoignage et une norme pour les analystes à venir<sup>13</sup>.

13. Références bibliographiques sur cette question : David Bakan, *Freud et la tradition mystique juive*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1963 ; Jorge Belinsky, *Bombones envenenados*, Barcelona, Ediciones del Serbal, 2000 ; Daniela Aparicio, *La prohibición del sacrificio*, Barcelona, Revista Freudiana n° 11, 1994 ; *La Psychanalyse est-elle une histoire juive ?*, colloque de Montpellier, Paris, Seuil, 1981 ; Solal Rabinovitch, *Escrituras del asesinato*, Barcelona, Ediciones del Serbal, 2000 ; Marthe Robert, *Freud y la Ciencia judía*, Ediciones Península, 1976 ; Peter Gay, *Un juif sans dieu*, Paris, ur, 1989 ; Élizabéth Roudinesco, *Lacan*, Fondo de Cultura Económica, 1993 ; Rithée Cevasco, M Zafiropoulos, *Odio y segregación, Perspectiva psicoanalítica de una oscura pasión*.